

de rassembler et de traire leurs brebis, d'aller chercher et de mener chez eux les chevaux qu'ils doivent monter, enfin celui de s'habiller; de plus, la plupart demeurent fort loin de l'église: quoiqu'il plut, celle-ci était pleine.

« Frappé de l'air de pauvreté d'un homme faisant les fonctions de domestique, j'en demandai la raison; l'on me dit que c'était un *nidursetningr*, c'est-à-dire, un pauvre qui vit dans une paroisse, n'a pas de demeure fixe, et est entretenu par les habitans à tour de rôle; comme il n'y a pas d'hospice en Islande, chaque fermier est obligé, sous peine d'une forte amende, de prendre chez lui les pauvres qui lui sont adressés par l'inspecteur. Afin d'empêcher que les paroisses ne soient surchargées, on ne permet à quelqu'un de s'y établir, que lorsqu'il en est natif, à moins qu'il ne réponde que ni lui ni les siens ne seront jamais à charge au public. Quand une famille ne peut plus se suffire à elle-même, on la sépare, et les différens individus sont placés de côté et d'autre. Si le mari ou la femme sont d'une autre partie de l'île, on l'y envoie.

« En sortant de Hæls, je voyageai directement à l'est dans la fertile et large vallée de Liosavats-Skard. A son extrémité orientale, on voit le Liosa-Vatn, grand et beau lac, dont les rives sont bordées en plusieurs endroits de laves an-

ciennes, que l'aspect limpide de l'eau fait paraître encore plus noire. On n'en a pas pu trouver le fond sur plusieurs points. Je suivis sa plage septentrionale, en doublant l'extrémité sud-est du Kinn, canton montueux, et après avoir traversé un large marais sur une chaussée en mottes de terre qui ressemblait à un mur en pierre, je longeai une colline revêtue de saules nains et de bluets. Les fruits qui étaient murs, me parurent délicieux. Les *vardar* ou tas de pierre pour indiquer la route, étaient en bon état; chose bien nécessaire pour les voyageurs dans ces régions désertes.

« Parvenu à l'extrémité septentrionale de la montagne, je vis à une certaine distance le Goda-Foss, belle cataracte qui se précipite d'une hauteur considérable; je traversai le Skialfandafliot, une des plus grandes rivières du nord de l'Islande: on suppose qu'elle prend sa source dans le Klofa-Yækul, à peu de distance de la côte opposée; elle tire son nom de la rapidité et du mouvement ondulatoire de ses eaux, en coulant vers l'Océan. L'aspect âpre et raboteux des laves que je rencontrai plus loin, était un peu animé par la verdure d'un nombre de bouleaux qui élevaient leurs têtes à travers les crevasses de chaque côté du sentier. Les montagnes finissent bientôt à l'Adaldal, grande vallée où tout offre l'image d'an-

ciennes éruptions volcaniques. Le torrent de laves sorti du voisinage du Myvatn, a suivi le cours du Laxaa, le long du côté oriental de la vallée, jusqu'à la baie de Skialfanda, et alors tournant l'est, a rempli l'espace que je venais de parcourir. Elle avait dans sa marche, brûlé et emporté la moitié d'une maison dont on voit encore les ruines. Le terrain qui par le laps de temps s'est rassemblé sur la lave, fournit un pâturage excellent aux moutons.

« Le Laxaa (rivière des saumons), a été ainsi ainsi nommé de la grande quantité de ces poissons que l'on y prend; mais la pêche n'est pas également abondante toutes les années, car l'été précédent elle avait entièrement trompé l'espoir des Islandais. Je passai ce fleuve dans un bateau, nos chevaux suivirent à la nage, et je dressai ma tente à Nupum, demeure du batelier. Le lendemain, j'atteignis Laxmyre à l'extrémité d'un canton stérile et désert, puis j'arrivai à Husavik chez M. Baagø, facteur d'une maison de commerce de Copenhague.

« Pendant qu'on préparait le dîner, il me conduisit à son jardin; c'était le plus beau que j'eusse encore vu; il y croissait des pommes de terre, des choux, des panets, des navets, des carottes, des fèves, des pois, du persil, de la salade et des oignons. Je ne m'attendais certainement pas à

trouver tant de végétaux en si bon état, près de l'angle nord-est de l'Islande. Cet exemple prouve qu'avec de la persévérance et des soins assidus, on peut combattre l'influence funeste du climat. Les paysans viennent d'une grande distance, chercher des graines à cette pépinière que l'esprit bienfaisant du propriétaire rend une source de soulagement pour le voisinage.

« Husavik est situé au fond d'un bras de mer de la côte orientale du Skialfandafiord. Il s'y trouve une manufacture de soufre. On le tire des fosses éloignées les unes de douze, les autres de vingt milles de Husavik. Celles de Fremri-Namar, distantes à trente-six milles dans l'intérieur, ne peuvent pas être d'une grande utilité, quoique les plus riches de l'île. Husavik étant à plus de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, les marchandises sont enlevées des bateaux et y sont portées par le moyen d'une grue placée sur le bord d'une falaise à côté des magasins. Le port passe pour un des plus dangereux de l'île, à cause des rochers qui sont à son entrée; de plus il est ouvert aux vents du nord et du nord-ouest, qui y poussent des masses énormes de glaces du Groënland.

« Un peu à l'est du comptoir, le Hallbiarna-Stadarkamb, montagne peu élevée, est remarquable par la quantité de productions marines, pétrifiées et cristallisées que l'on y trouve: quel-

ques-unes des coquilles sont remplies de l'argile, qui, avec le sable, forme cette hauteur; quand je fus à Reikium, j'allai voir le Nordurhver, l'Oxahver et le Sydsterhver, trois sources d'eau chaudes fort remarquables. Le bassin de la première n'est guère moins grand que celui du Geysir. Elle ne lance des jets d'eau qu'à l'approche du temps orageux, on dit qu'alors ils vont très-haut et sont fréquens; je n'en vis sortir que de la vapeur, et l'eau par intervalles s'élevait en bouillonnant dans le tuyau. Un peu à l'ouest de la principale source, il y en a trois autres moins considérables; l'une est sur le bord et les deux autres au milieu d'un ruisseau qui partage la vallée. Une de celles-ci est digne d'attention par les mugissemens souterrains et les commotions qui accompagnent chaque ébullition violente.

« En descendant vers Greniadar-Stad, je passai sur un ancien courant de lave, qui sans doute est sorti des montagnes voisines des mines de Thestareykia. Je traversai plus loin un marais qui s'étend à droite dans le Theiandadal (vallée du silence). Le paysan qui m'accompagnait me dit que, très-peuplée autrefois, la peste l'avait privée de tous ses habitans. L'entrée du Laxaardal n'a pas 450 pieds de largeur; le lit de la rivière est encore rétréci par un courant de lave qui s'est arrêté sur ses bords, en prenant toutes sortes de formes

bizarres. Du haut de la rive gauche qui a quatre-vingt-dix pieds de hauteur perpendiculaire, on domine sur des cataractes mugissantes, formées par d'énormes masses de rochers qui se sont détachées des parois de la montagne; il s'en élève sur la rive opposée, une autre dont la face offre de majestueuses colonnes de basalte. Le Laxaardal qui s'ouvre à droite, est entièrement rempli de masses de cette roche à travers lesquelles le Laxaa suit son cours irrégulier; à gauche, la vue s'étend dans le Reykiadal rempli de collines coniques. De l'autre côté de la rivière, je passai devant un grand nombre de cascades, de cratères de volcans éteints, et d'îles où l'on faisait les foins. Ensuite une montée roide et tortueuse me conduisit dans le Myvats-Sandar, désert totalement couvert de de sable, de pierres poncees et d'autres substances volcaniques. Pendant près de quatre heures de route, mes yeux ne distinguèrent pas le moindre signe de végétation, et je n'aperçus pas une seule goutte d'eau pour étancher ma soif.

« Ce désert se termine par un courant de lave la plus récente que j'eusse vue. Elle est noire comme du jais, ses fentes, ses crevasses sont d'une dimension prodigieuse, leur surface est vitrifiée et ils offrent l'apparence de stalactites. Ce torrent est un de ceux qui, en 1724 et 1730, furent vomis par le Leihrnukr et le Krabla, deux

volcans fameux, et inondèrent les plaines au nord et à l'est du Myvatn. On reconnaît qu'il n'avait d'abord qu'une centaine de pieds de largeur, mais à mesure qu'il descendait, il s'est élargi, il a entouré les collines qu'il a rencontrées et est arrivé ainsi jusqu'aux bords du lac où il a continué à couler, en formant des îles et faisant mourir tous les poissons.

« Je remarquai à Reikiahlid une maison qui, renversée par le fleuve brûlant, avait été rebâtie presque au même endroit. L'église échappa, on peut dire miraculeusement à la conflagration générale. Parvenue à l'angle nord-ouest du petit mur en terre qui environne le cimetière, la lave a été arrêtée dans sa marche à deux pieds de ce mur, s'est partagée en deux torrens, qui, à soixante pieds plus loin, se sont réunis de nouveau. Quelques portions de ce torrent contiguës au mur ont deux fois la hauteur de l'église.

« Rien ne doit plus ressembler au pays qui entoure la mer morte, que celui qui est voisin du Myvatn. Ce lac, ainsi nommé de la grande quantité de moucherons, dont ses bords sont infestés, est environné, à de grandes distances de laves de couleur noire, raboteuse et caverneuse, qui, sur certains points, s'avancent en formant des promontoires au milieu de ses eaux. Au nord-ouest s'élèvent plusieurs collines nues, qui s'ouvrent pour

donner entrée dans un désert sablonneux : au-delà, l'œil se promène sur une lande immense entrecoupée à différens intervalles de montagnes coniques, de couleur rouge, puis s'arrête à la rive méridionale du lac, sur d'autres monts considérables, de couleur obscure, et de formes variées et bizarres, et enfin se repose à l'est sur le Namar, ou montagne de soufre, qui vomit constamment de grosses colonnes de fumée. Un silence profond règne dans toute cette région désolée. L'affreuse obscurité réfléchie sur les eaux du lac par les montagnes qui l'entourent, est augmentée par les petites îles de lave noire dont il est rempli, et les masses de vapeurs qui s'élèvent en différens endroits de la surface des eaux, quoique présentant un léger contraste, contribuent seulement à rendre le tableau plus mélancolique, en rappelant à l'esprit, l'élément destructeur qui est encore en mouvement à une petite profondeur dans le sein de la terre, et qui a causé les scènes de ruines et de désolation dont on est entouré.

« Le lac qui a près de quarante milles de circonférence, a été tellement rempli de torrens de lave qui s'y sont jetés, que sa plus grande profondeur est de quinze pieds au plus. La surface de la lave qui couvre le fond, est coupée de fentes et de cavités nombreuses, des sources d'eau chaude jaillissent au milieu de ce lac, la vapeur qui s'en

exhale, se voit à une grande distance. Cette chaleur est favorable aux truites qui sont très-communes et très-grosses. Les îles produites par le soulèvement et l'explosion de la lave sous-aquatique, sont au nombre d'une trentaine, quelques-unes ont un peu de foin et de pâturages, la plupart abondent en angélique, plante que les Islandais aiment beaucoup, et qu'ils recueillent pour provisions d'hiver. Son goût agréable, lorsqu'elle vient d'être cueillie, acquiert encore plus de qualité, quand elle a été gardée quelque temps.

« La température n'étant pas très-chaude, j'échappai heureusement aux attaques des mouches; cependant j'en apercevais des essaims innombrables; c'est, pour toutes les personnes qui passent près du lac par un temps chaud, un tourment insupportable. Leur morsure est extrêmement douloureuse; malgré tous les moyens de défenses, il est impossible de les empêcher de pénétrer jusqu'à la peau. Ils tourmentent cruellement les pauvres chevaux, surtout ceux qui sont de couleur noire; on a vu de ces pauvres animaux appartenant à des voyageurs, souffrir des peines si cuisantes, que pour s'en débarrasser, ils se sont précipités dans le lac où ils ont péri.

« Ayant dressé ma tente sur les bords de la lave, je me mis à lire; bientôt mon domestique m'annonça l'approche d'une troupe de voyageurs

à cheval, venant de l'est; c'était un bailli qui, avec sa famille, allait dans le sud où ses nouvelles fonctions l'appelaient. Il est impossible à un étranger qui n'a pas été en Islande, de se faire une idée du tracas et de l'embarras que cause un déménagement de ce genre; les rivières à traverser à gué, les montagnes à gravir, les laves à franchir, les marais à passer, le mauvais temps et une infinité d'autres circonstances, opposent des inconvéniens très-sérieux, même au voyageur le plus robuste et le plus éprouvé, et pourraient être regardés comme absolument insurmontables, quand on marche avec des femmes et des enfans. Quant au transport des meubles, il n'en est pas question, il ne peut avoir lieu par terre, et comme il n'y a pas de navigation le long des côtes d'un port à l'autre, ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que l'on emporte les objets les moins lourds. Cependant la femme du bailli et ses trois enfans avait entrepris un voyage qui était au moins de 500 milles anglais, et semblait en supporter les fatigues avec un courage qui me surprit. Chacun avait son cheval, excepté une petite fille de deux ans qui était placée devant une domestique.

« A vingt-cinq milles à l'est de Reikiahlid, est le grand Yœkulaa, qui, prenant sa source dans la partie septentrionale du Klofa-Yœkul et se gros-

sissant des eaux d'un grand nombre d'affluens, coule vers l'Axarfiord, baie de la côte du nord, à peu près à trente mille de Husavik. Ce fleuve déborde souvent, et cause de grands dommages aux maisons et aux terrains situés dans le voisinage de la mer. Reikiahlid étant la ferme la plus proche de sa rive gauche, je pris un cheval et un guide pour m'y conduire.

« La matinée du 19 étant claire et sereine, je me mis en route avec mon guide à travers le désert pour aller aux mines de soufre. Au milieu d'une coulée de laves anciennes et récentes, mêlées et bouleversées de la manière la plus confuse, j'observai une colline d'un aspect singulier, du sommet et des flancs de laquelle sortait beaucoup de fumée; c'était un volcan en miniature; elle est composée de lave et de sable volcanique. Il y a au milieu un cratère de vingt pieds de diamètre, j'y entrai par une ouverture latérale, et je remarquai plusieurs crevasses dans la paroi vitrifiée; la chaleur y était si forte, que je ne pouvais m'en approcher qu'à trois pieds, le fond était rempli de sable et de scories, tout, en un mot, annonçait un ancien foyer de combustion qui s'était répandue sur le pays voisin.

« Je marchai ensuite au nord-est, entouré de tous côtés de crevasses fumantes et de fentes de la lave, jusqu'à un bâtiment grossièrement cons-

truit avec cette matière. Il est placé sur une ouverture qui répand un courant de vapeur si chaude, que lorsque la porte est fermée, on ne tarde pas à transpirer fortement. En deux minutes le thermomètre s'y éleva à 144° (50° 74), ce bain de vapeur est très-fréquenté.

« Les exhalaisons sulfureuse devenaient si fortes, et la surface du terrain était si trompeuse, que nous descendîmes de nos chevaux pour les faire passer dans les endroits qui paraissaient les plus durs; toutefois leurs pieds brisaient fréquemment l'enveloppe du sol, laissant un trou d'où sortait une vapeur très-dense, de sorte que nous courrions à chaque instant le danger de tomber dans des cavités remplies de soufre bouillant. De chaque côté, on voyait de vastes couches de minéral, recouvertes d'une croûte mince, percée d'une infinité de petits trous, par lesquels la vapeur s'échappait; dans plusieurs endroits, cette croûte qui présentait les plus belles efflorescences alumineuses, n'a pas plus d'un pouce d'épaisseur, et quand on l'enlève, on voit une couche de soufre pur, et il sort par l'ouverture une colonne de vapeur avec une espèce de sifflement. La sublimation du soufre est produite par l'ascension continuelle de la vapeur, et ce minéral est plus ou moins pur, suivant que le sol est plus ou moins poreux. Ces mines sont les meilleures